

La déliquescence morale sous la République romaine (III^{ème} - I^{er} siècle av. J.C).**Benjamin DIOUF**

Université Cheikh Anta Diop de Dakar (FLSH)

benjdiouf067@yahoo.fr

Résumé : Vers la fin du III^{ème} siècle jusqu'au II^{ème} siècle, Rome a été parfois malmenée par de puissants adversaires, dont Carthage et les princes orientaux. Cependant elle avait finalement réussi à s'imposer à tous ses rivaux. Elle détruisit, par exemple, Carthage en – 146 et pilla Corinthe la même année. Ces succès, la République romaine les devait à la bonne moralité de ses citoyens attachés au *mos majorum*. Les Romains se distinguaient, par exemple, par son austérité et sa discipline. Mais, devenus maîtres du monde, ils ne surent pas garder leurs valeurs ancestrales. L'objet de cet article est de montrer comment le peuple romain a sombré dans une dépravation incroyable au contact des peuples soumis. Gagnés par le mode de vie de ces derniers, hommes et femmes, à Rome, foncèrent vers la recherche passionnée du plaisir et du pouvoir. Les conséquences de cette attitude furent énormes et n'épargnèrent ni les citoyens ni la République.

Abstract: Towards the end of the 3rd century until the 2nd century, Rome was sometimes manhandled by powerful adversaries, including Carthage and the Eastern princes. However, she had finally succeeded in imposing herself on all her rivals. She destroyed, for example, Carthage in – 146 and plundered Corinth the same year. These successes, the Roman Republic owed them to the good morality of its citizens attached to the *mos majorum*. The Romans were distinguished, for example, by their austerity and discipline. But, having become masters of the world, they did not know how to keep their ancestral values. The object of this article is to show how the Roman people sank into incredible depravity in contact with subjugated peoples. Won over by the way of life of the latter, men and women, in Rome, rushed towards the passionate search for pleasure and power. The consequences of this attitude were enormous and spared neither the citizens nor the Republic.

Mots – clés : Plaisir, corruption, débauche, avidité de pouvoir, luxe.

Abstract: Pleasure, corruption, debauchery, greed for power, luxury.

Introduction

Les Romains, au début de la République, se sont distingués par un mode de vie austère. Ils étaient à la fois paysans et soldats lorsqu'il fallait défendre leur cité. Ils habitaient dans de modestes cabanes disposant d'un grand vestibule (atrium) avec un trou au milieu du toit et un bassin destiné à recueillir les eaux de pluie. Leur principale nourriture était formée d'une bouillie de froment et quelques produits des animaux domestiques et des champs. Toute leur conduite morale était soumise au respect strict du *mos majorum*. Ce terme désigne la coutume des ancêtres dont les fondements étaient la *fides* (la fidélité), la *pietas* (la piété), la *majestas* (la dignité), la *virtus* (le courage), la *gravitas* (le sérieux, l'autorité), la *constentia* (la constance) et la *frugalitas* (la frugalité, la modestie, la tempérance). C'est l'attachement à ces différentes valeurs qui faisait la grandeur du peuple romain et qui suscitait son admiration. Mais les Romains des trois derniers siècles de la République ont –ils pu sauvegarder celles-ci ?

Au cours de cet article, nous montrerons la décadence morale dans laquelle sombra le peuple romain aux derniers moments de la République d'une part à cause de la recherche effrénée du plaisir et d'autre part à cause de la corruption et de l'avidité de pouvoir.

I- La recherche du plaisir

I.1 Le goût du luxe

À ses débuts, Rome n'était pas une ville si luxueuse. Les habitations et le mode de vie de ses citoyens témoignaient d'un certain dédain de l'opulence. Tout était rustique. Toutefois, avec les conquêtes, surtout celles orientales, un autre type de Romain vit le jour. Celui-ci abandonna son austérité d'antan et prit petit à petit goût aux plaisirs.

Ce changement d'attitude sera d'abord perceptible chez les femmes. Autrefois, la femme romaine était une matrone, c'est-à-dire une maîtresse ayant une forte personnalité, soumise à son époux et soucieuse de l'éducation de ses enfants. Elle suscitait une grande admiration par sa vertu et son comportement. Aux derniers siècles de la République romaine, cette image de la femme romaine avait commencé à disparaître, comme l'illustre cette réaction de Cornélie envers certaines de ses amies :

[...] À une de ses amies qui étalait devant elle avec orgueil ses parures, les plus belles de l'époque, au lieu de lui répondre, elle faisait traîner la conversation jusqu'à l'heure où ses

fils seraient revenus de l'école. Alors, les prenant par la main et les montrant à la visiteuse elle dit : Pour moi, voici mes bijoux¹.

La nouvelle préoccupation des dames romaines n'était plus le tissage des vêtements ou la surveillance de la maison conjugale. Le luxe avait gagné les cœurs et l'important était désormais de séduire, d'être belle, ce qui provoqua une ruée vers les produits de beauté. La passion du luxe fut telle que Caton l'Ancien mit en garde ses concitoyens en ces termes :

Voulez-vous Romains, exciter entre vos femmes une émulation du luxe qui portera les riches à se donner des ornements qu'aucune autre de condition inférieure ne pourra se procurer et les pauvres à faire des efforts au-dessus de leurs moyens pour éviter une différence humiliante ? Celles qui ne le pourront pas demanderont des moyens à leurs maris. Malheur à celui qui se laissera fléchir et à celui qui demeurera inflexible. C'est un autre qui lui procurera ce que lui-même aura refusé de lui donner [...] Le luxe sera semblable à une bête féroce irritée de sa captivité et que l'on a ensuite déchaînée.²

Ces propos de Caton illustrent la rivalité de toilette des femmes et ses dangers sociaux. Celles passionnées exigeaient tout de leurs maris rendant du coup le foyer insupportable et elles n'épargnaient plus les maigres ressources mises à leur disposition. La gravité de la situation obligea le sénat à voter, en -215, la *lex Oppia* qui interdisait de porter des vêtements de diverses couleurs, d'avoir plus d'une demi-once d'or et d'approcher de la ville sur un char à deux chevaux à moins de mille pas³.

Qui plus est, cette course pour la beauté et le luxe n'épargna pas les hommes. À l'origine, le Romain était paysan et soldat. Il se caractérisait par son acharnement au travail, sa frugalité et son austérité. Mais hélas, comme le nota Plutarque déjà à l'époque de Caton :

[...] Un homme qui travaillait de ses mains comme faisaient ses ancêtres, qui se contentait d'un dîner frugal, d'un déjeuner froid, d'un vêtement simple et d'une habitation toute plébéienne, qui trouvait plus beau de n'avoir besoin du superflu que de l'acquérir, celui-là était un homme rare⁴.

Ce passage de Plutarque révèle que les hommes aspiraient à un nouveau mode de vie, à plus de raffinement. La morale des Anciens n'était plus qu'un vague souvenir. Rome ne pouvait plus être la même à cause des contacts extérieurs. Les soldats de retour des campagnes militaires,

¹. Cagnat R., 1912, *À travers le monde romain*, Paris, Fontelmoing et Cie, éditeurs, p. 46.

². Tite Live, 1954, *Histoire romaine*, texte établi par Jean Bayet et traduit par Gaston Baillet, Paris, Les Belles Lettres, XXXIV, 2 sqq.

³. Ces interdits étaient le propre des femmes orientales. Celles romaines n'avaient besoin, au début, ni de char pour se déplacer ni de beaux vêtements et parures car elles ne sortaient presque pas de la maison et n'éprouvaient aucun besoin de se faire voir. Mais le contact avec l'étranger avait montré aux femmes les plaisirs du luxe. C'est pourquoi elles marchèrent dans les rues de Rome en -195 pour réclamer l'abrogation de la *lex Oppia* et elles l'obtinrent.

⁴. Plutarque, 1969, *Vie de Caton*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 4, 2.

surtout d'Asie, influençaient la gente masculine par leurs comportements copiés des habitants de ces contrées. Cicéron nous donne une idée de l'efféminité des hommes : « Ceux qui reluisent d'essence parfumée, ceux qui brillent sous la pourpre. »⁵. La toge virile qui faisait la fierté du citoyen romain était délaissée. Les hommes rivalisaient de toilette avec les femmes et s'enduisaient d'huile pour avoir le corps lisse : « Vous les voyez les cheveux bien peignés, luisant d'huile, les uns sans barbe, les autres à la barbe artistement coupée, en tuniques longues de manches et de pans, habillés de voiles flottants et non de toge. »⁶. Ce raffinement de la jeunesse menaçait Rome tout entière car ce n'était pas de pareils citoyens qui laboureraient le sol pour survivre ou qui prendraient les armes pour se dresser contre l'envahisseur.

Les Romains de cette période de la fin de la République ne se limitèrent pas aux soins de leur corps et de leur habillement. Ils créèrent un cadre de vie qui permit leur plein épanouissement. La maison romaine, qui était une simple cabane avec un atrium, connut une transformation très significative. Elle fut embellie par des tableaux représentant des scènes de chasse, d'animaux ou d'autres activités humaines et un jardin bien entouré par un péristyle, parfois avec des bains privés pour les plus nantis. Ceux-ci, semblables à nos piscines, étaient mieux décorés que les thermes publics et avaient une eau d'une meilleure qualité.

Le plaisir de la table fut également introduit à Rome à cause de l'expansionnisme. Les riches particuliers remplacèrent la bouillie de froment avec des mets accompagnés de viande. Ils importèrent le poulet et la poule d'Inde via la Perse et la Grèce, l'oie et la pintade de Carthage avec des fruits tels que la grenade, la mûre, le cerisier ou le coing⁷. Le dîner fut complètement révolutionné avec sa dernière partie, la *commissatio*, propre à ceux qui vivaient dans le luxe :

[...] C'est une sorte de second festin où l'on boit abondamment. On élit un *magister bibendi* ou *rex*, suivant la coutume grecque. Le *magister bibendi*, désigné par les dés, fixe la quantité qu'il faut boire et la proportion du mélange : car au vin on mêle de l'eau chaude, froide ou glacée. Tout en buvant, on s'amuse, on écoute les joueurs de flûte, les chanteurs ; on assiste aux spectacles, souvent immoraux, que donnent mimes, bouffons, danseuses etc⁸.

Ces excès notés lors des dîners poussèrent le sénat à voter des lois somptuaires dont, par exemple, celle de Caton le Censeur au II^{ème} siècle av. J.C qui réglementait les dépenses des

⁵ . Cicéron, 1950, *Les catilinaires*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Édouard Bailly, Paris, Les Belles Lettres, 3.

⁶ . *Ibidem*, X, 22.

⁷ . Robert J. N., 1986, *Les plaisirs à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, p. 110.

⁸ . Laurand L. & Lauras A., 1960, *Études grecques et latines, tome II : géographie, Histoire, institutions romaines*, Paris, éd. A. J. Picard et Cie, p. 79.

festins, interdisait de boire du vin étranger et de servir à table d'autre volaille qu'une poule non engraisée. Mais ces interdictions ne brisèrent pas l'ardeur des riches, comme le relève Salluste : « Dans nos mœurs actuelles au contraire c'est en richesse et en prodigalité qu'on veut dépasser ses ancêtres, non en probité et en énergie. »⁹

Enfin, les Romains de la fin de la République s'illustrèrent par leur goût prononcé des œuvres d'art. La possession d'une statue, d'un tableau ou d'un quelconque objet rare était un signe de fierté et suscitait l'envie des autres. Ce qui poussa parfois à un pillage systématique des territoires conquis en Asie :

C'est là pour la première fois que l'armée romaine apprit à faire l'amour, à boire, à admirer les statues, les tableaux, les vases ciselés, à les voler aux particuliers comme à l'État, à dépouiller les temples, à ne rien respecter, ni le sacré ni le profane. De tels soldats une fois à la possession de la victoire ne laissèrent rien aux vaincus¹⁰.

La recherche du plaisir avait bien gagné les cœurs des Romains qui allaient dès lors sombrer dans la paresse et l'immoralité. Ceux qui ne disposaient pas de moyens financiers pour s'offrir une belle demeure, des produits de beauté, des œuvres d'art ou des plaisirs de la table firent commerce de leur corps pour s'en procurer ou devinrent de vrais oisifs. Ainsi naquit la débauche.

I.2 La débauche

« Ce qui fait notre vie ? Les bains, le vin, les femmes. »¹¹ Cette phrase qui figurait sur le marbre d'un tombeau traduit pleinement l'état d'esprit et la perte des valeurs ancestrales de la société romaine vers la fin de République. Ces mutations profondes ont pour cause principale les conquêtes romaines.

D'une part, Rome, devenue la nouvelle capitale du monde après avoir soumis les royaumes grecs, asiatiques et africains, a connu un afflux massif de peuples aux mœurs différentes des siennes. Elle reçut les philosophes grecs qui développaient des idées jadis méconnues des Romains et parfois contraires à leur conception de la vie. C'est le cas de

⁹ . Salluste, 1980, *La guerre de Jugurtha*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, IV.

¹⁰ . Salluste, 1980, *La conjuration de Catilina*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, XI.

Le pillage des œuvres d'art de la Sicile par Verrès montre bien l'ampleur de cette passion déraisonnée chez les Romains. Il suffit de lire Les Verrines de Cicéron pour s'en convaincre.

¹¹ . Robert J. N., *Les plaisirs à Rome*, p. 90.

l'épicurisme qui se développa rapidement dans les masses populaires romaines. Celles-ci qui étaient en majorité analphabètes l'assimilèrent vite à une vulgaire morale du plaisir.

D'autre part, la civilisation romaine, fondée sur le travail et l'austérité, avait cédé la place à une civilisation urbaine qui favorisa la quête du plaisir. En effet, au II^{ème} siècle av. J.C, il y eut un afflux migratoire important vers Rome à cause des mauvaises récoltes, mais surtout à cause de la peur qu'inspiraient les troupes d'Hannibal présentes dans les campagnes romaines. Cet exode massif contraignit l'État romain à distribuer gratuitement du blé aux démunis. Mais ce geste de solidarité fut mal compris par la jeunesse qui, à la fin du conflit contre Carthage, ne voulut plus fournir d'effort pour survivre : « La jeunesse qui à la campagne avait peine à vivre du travail de ses mains, attirée à Rome par des largesses privées et publiques, avait préféré les loisirs de la ville à son labeur ingrat. »¹²

Le désœuvrement de la jeunesse provoqua une grande délinquance et un mal de vivre intérieur à tous les citoyens. L'activité principale des jeunes se résumait désormais à faire le tour des tripots ou fêtes et à dévaliser les honnêtes citoyens. Les questions que Cicéron posa tour à tour à Catilina informent bien sur les méfaits de cette jeunesse sans espoir :

Est-il, par toute l'Italie, un empoisonneur, un spadassin, un voleur de grand chemin, un assassin de métier, un parricide, un fabricant de testament, un suborneur, un pilier de cabaret, un dissipateur, un adultère, une fille perdue, un corrupteur de la jeunesse, un homme corrompu ou un dépravé, qui ne confesse avoir vécu dans l'intimité de Catilina ? Au cours de ces dernières années, quel crime s'est fait sans lui ? Quelle débauche criminelle n'a été tramée par lui ?¹³

Ces interrogations révèlent le danger que de tels jeunes représentaient pour le peuple. Et au-delà, comment leurs actes criminels, ne se limitant pas aux particuliers, touchèrent l'instance suprême de Rome, la République, que Catilina et ses acolytes voulurent renverser.

Le désir de vivre dans le luxe ou la mollesse avait frappé toute la société. Même l'armée romaine jadis respectée pour sa discipline et sa rigueur ne fut pas épargnée. En pleine campagne militaire en Asie, les soldats rejoignaient le soir les endroits les plus voluptueux. Ils buvaient et se livraient aux plaisirs de la chair¹⁴. Et que dire de certaines autorités politiques romaines à l'image de Sylla ? Celui-ci, nous dit Plutarque¹⁵, a vécu très tôt parmi des mimes et des bouffons

¹² . Salluste, *La Conjuration de Catilina*, XXXVII.

¹³ . Cicéron, *Les Catilinaires*, IV.

¹⁴ . Salluste, *La Conjuration de Catilina*, XI.

¹⁵ . Plutarque, 1971, *Vie de Sylla*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 2, 3.

partageant leurs vices et devenu maître du monde, il invitait, les plus effrontés hommes de théâtre et de scène pour boire et se railler. Il négligeait toutes les affaires de l'État et mettait son pouvoir au service de ses passions. Il adjugeait des pays entiers ou les revenus d'une cité à des jolies femmes partageant les mêmes vices que lui.

Par ailleurs, la prostitution féminine s'était bien répandue à Rome. La société admettait la prostitution des femmes à condition qu'elles ne fussent pas d'origine romaine. Une telle attitude ne fit qu'aggraver la situation. La prostituée était un simple objet de plaisir que l'on pouvait se payer à condition d'avoir de l'argent.

Les conséquences de la prostitution étaient énormes. Certains jeunes, tombés dans les filets des cupides prostituées, ruinaient leurs parents ou leurs amis. Ils volaient tous les biens paternels, gaspillant ainsi pour l'amour des belles tout l'argent que leurs parents avaient amassé au prix d'énormes sacrifices. C'était bien à ces jeunes que s'adressait Salluste dans cette phrase : « Tous les habitués de tripots qui, dans les femmes, avaient dilapidé la fortune paternelle. »¹⁶

En outre, la femme romaine, après s'être bien parée comme nous l'avons déjà souligné, suscitait le désir et la rivalité des hommes à cause de sa forte séduction. Ce qui favorisa souvent l'adultère. L'infidélité dans la vie de couple est une marque de l'ampleur de l'immoralité de cette période qu'incarne Sempronia :

De leur nombre était Sempronia qui avait commis plus d'un méfait d'une audace toute virile. Par sa beauté et sa naissance, par son mari, par ses enfants, cette femme n'avait eu qu'à se louer de la fortune, instruite aux lettres grecques et latines, elle jouait de la cithare et dansait avec plus d'art qu'il ne convenait à une honnête femme sans compter bien d'autres talents, auxiliaires de la débauche. Rien n'avait pour elle moins de prix que l'honneur et la pudeur, de sa fortune ou de sa réputation on n'aurait pu dire auquel des deux elle tenait le moins ; brûlante de sensualité il lui arrivait plus souvent de solliciter les hommes que d'en être sollicitée¹⁷.

Le comportement de Sempronia, qui représentait beaucoup d'autres romaines, était complètement aux antipodes de la morale romaine. Le mariage avait commencé à perdre toute sa valeur. Nous sommes bien loin des temps où la femme se vantait de sa pureté, de son honneur et de sa crainte des dieux. À présent, elle ne voulait plus être l'épouse fidèle cloîtrée dans son

¹⁶ . Salluste, *La Conjuration de Catilina*, XIV.

¹⁷ . *Ibidem*, XXV.

Ce passage a permis à Salluste de montrer que la musique et la danse étaient indignes du Romain en dehors des jours de fêtes religieuses mais aussi de souligner que la fortune et l'instruction avancée des femmes étaient en partie responsables de leur perte de valeur morale.

atrium attendant son mari. Elle désirait profiter des plaisirs de la vie et satisfaire librement ses plaisirs. Parmi les cas d'adultère, on peut citer celui de Mucia, la femme de Pompée accusée d'avoir une liaison avec César, ou celui de César qui s'était séparé de son épouse Pompéia à cause de son aventure avec Clodius.

En somme, la recherche effrénée de la luxure, des plaisirs de la table et de la chair avait accru l'importance de l'argent à Rome. Seul l'argent permettait d'accéder à ces nouvelles aspirations. Et ceux qui n'en possédaient pas sacrifiaient leur honneur pour en avoir. Les gens devenaient vénaux. Alors la corruption s'installait avec ses corollaires.

II- La corruption et l'avidité de pouvoir

II. 1 La corruption

L'ascension politique à Rome était, autrefois, une récompense de la bravoure et de la dignité d'un citoyen. Une campagne électorale n'était pas nécessaire pour obtenir telle ou telle magistrature. Les fonctions étaient décernées aux plus méritants des citoyens. Et parfois même ceux-ci n'en étaient informés qu'une fois choisis. Comme l'atteste ce propos, il y eut à Rome un moment « où l'on allait chercher à leur charrue ceux dont on faisait des consuls. »¹⁸. De tels hommes, une fois élus, n'œuvraient que pour le bien de la société. Ils remplissaient leur fonction avec abnégation et loyauté. Par leur conduite, ils poussaient les autres à rivaliser de bonnes actions car seul le mérite ouvrait la voie à l'édilité, à la questure, au tribunat ou au consulat.

Cependant, ce critère d'accès aux fonctions de la cité va disparaître progressivement à cause de l'expansionnisme romain et de ses conséquences dont l'afflux massif à Rome de citoyens désœuvrés qui formaient la plèbe. Celle-ci qui était une forte masse électorale ne désirait que des banquets et des jeux. Pour satisfaire ses besoins, consciente de sa force politique, la plèbe mit son vote en vente en ne soutenant que les candidats qui la satisfirent. Ainsi naquit la corruption politique à Rome.

En effet, tous les citoyens qui aspiraient à une carrière politique savaient désormais que seul l'appui de la plèbe permettait d'accéder à une magistrature quelconque. Or la plèbe n'avait aucune préoccupation politique. Il fallait donc l'amadouer pour bénéficier de son soutien. Ce que comprit très tôt le sénat qui alloua une forte somme aux jeux. J. Carcopino nous informe que la contribution du sénat aux jeux de cirque n'a cessé d'augmenter au fil du temps « Elle

¹⁸ . Cicéron, 1934, *Pour sex. Roscius d'Amérie*, texte établi et traduit par H. De la Ville de Mirmont, Paris, Les Belles Lettres, XLVIII, 50.

était de 200.000 sesterces au milieu du III^{ème} siècle av. J.C, de 333.000 sesterces en –217, elle sera de 760.000 sesterces plus tard »¹⁹. Par cette allocation, le sénat cherchait à gagner la faveur de la plèbe pour ses candidats en lui offrant des divertissements.

Parmi ceux-ci, nous avons : les comédies pour égayer le public, les courses de chars et les combats de gladiateurs²⁰ ou les carnages de fauves qui excitaient plus les spectateurs. Parfois, ces différents jeux étaient offerts à la fois et le peuple passait tout une journée à se divertir. L'organisateur était adulé par le peuple prêt à faire tout ce qu'il voulait. L'argent s'était ainsi substitué à la dignité qui était le principal critère d'éligibilité.

Mieux encore, l'offre de spectacles merveilleux ne fit pas l'unique arme des politiciens pour s'allier le peuple. Il y eut les banquets. Pour cette plèbe qui n'aimait plus travailler de ses mains, la vie quotidienne était un calvaire. Beaucoup de ces hommes avaient de la peine à se nourrir. Ils vivaient au jour le jour en parcourant les rues de la ville à la quête d'une pitance. C'est pourquoi ils se laissaient manipuler par les riches car ils troquaient leur dignité pour survivre. Ce qu'avaient bien compris les candidats aux élections qui leur offraient à manger : « ... ceux dont toute l'activité consiste à faire la cour à la plèbe et gagner sa faveur par des banquets »²¹. César, par exemple, gagna l'amour et la dévotion du peuple grâce aux multiples dons qu'il lui faisait. En fin politicien, il accordait au peuple tout ce qu'il voulait en puisant sans calcul dans ses propres fonds ou en empruntant. C'est pourquoi la plèbe lui fut tellement reconnaissante que Plutarque écrivit :

Par ses largesses et prodigalités pour les théâtres, les processions et les festins, il éclipsa l'ambitieuse magnificence de tous ses prédécesseurs : de la sorte, il disposa le peuple si favorablement à son égard que chacun cherchait de nouvelles magistratures et de nouveaux honneurs à lui attribuer pour le payer en retour²².

Par ailleurs, la corruption électorale avait pris à Rome une autre forme plus flagrante et plus honteuse. Cette dernière fut la plus connue du monde politique romain qui l'appelait : la brigue. Celle-ci n'était rien d'autre que l'achat des votes lors des comices. Grâce à des intermédiaires, les candidats aux élections, qui n'avaient pas confiance en leur mérite,

¹⁹ . Carcopino J., 1912, *Histoire romaine, tome II, la république romaine de 133 à 44 avt J.C*, Paris, Fontelmoing et Cie, éditeurs, p. 68-69.

Cette subvention était remise aux édiles chargés de préparer les jeux de la cité. Mais ceux-ci et les candidats n'hésitaient à recourir à leur propre argent pour offrir au peuple de magnifiques jeux car celui-ci n'était favorable qu'à celui qui avait le plus dépensé pour le gratifier d'un beau spectacle.

²⁰ . Aymard A. & Auboyer J., 1962, *Histoire générale des civilisations, Rome et son Empire, tome 1*, Paris, P.U.F, p. 143 : « En – 65, César vint à faire combattre 320 paires de gladiateurs, tous équipés de cuirasses d'argent. »

²¹ . Salluste, *La guerre de Jugurtha*, IV.

²² . Plutarque, 1975, *Vie de César*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 5, 9.

s'évertuaient à trouver des hommes qui pussent faire le tour des électeurs pour marchander secrètement leur vote. Les candidats et leurs partisans s'organisaient en un réseau de corrupteurs très bien structuré : « [...] Une candidature suppose l'intervention d'agents électoraux nombreux, variés et savamment spécialisés : les diviseurs, les nomenclateurs, les interprètes, les séquestres pour se tenir aux principaux. »²³. Au début la brigade ou l'achat des votes était secrète mais aux élections de -54 et -53 elle se pratiqua ouvertement à une allure inquiétante et presque tous les candidats la firent. Ceci suscita l'ire de Cicéron qui s'en offusqua dans une lettre adressée à son frère Quintus :

La brigade recommence plus effrénée que jamais. On ne vit jamais rien de pareil. Aux ides de juin, l'intérêt de l'argent est monté au double, c'est l'effet de la coalition de Memmius et de Domitrius contre Scaurus. Je n'exagère pas en disant qu'ils iront jusqu'à dépenser dix millions de sesterces²⁴.

Enfin, pendant le conflit contre le numide, Jugurtha, la vénalité de certains sénateurs romains livra la République tout entière à l'ennemi. Après la mort de son oncle Micipsa, Jugurtha avait misé sur la cupidité de quelques membres du sénat pour usurper le pouvoir. Il fit assassiner son cousin Hiempsal et mit en fuite à Rome Adherbal, l'autre fils de Micipsa, parti solliciter l'intervention du sénat. Mais Jugurtha corrompit la moitié de l'assemblée qui décida de ne pas agir²⁵. Sachant qu'il pouvait commettre n'importe quel crime sans que Rome ne réagisse, Jugurtha tua Adherbal et massacra des négociants romains à Cirta. Ces crimes étaient une déclaration de guerre au peuple romain qui devait venger le sang de ses citoyens. Le sénat était donc dans l'obligation d'engager immédiatement les hostilités. Mais ses membres ne s'entendirent pas sur la décision à prendre à cause de l'influence de l'argent du roi numide et n'eut été la grogne populaire alimentée par le tribun de la plèbe Memmius, Jugurtha aurait été absout de ses meurtres. Et même convoqué à Rome pour s'expliquer sur sa conduite et dénoncer ses complices, il ne fut nullement inquiété. Il corrompit le tribun de la plèbe Baebius qui prit sa défense et il repartit tranquillement en Numidie.

La corruption se pratiqua à Rome avec un tel cynisme et une telle ampleur que Jugurtha en quittant la ville s'écria ironiquement : « Ville vénale et qui ne tardera pas à périr, si elle

²³ . Homo L., 1949, *Nouvelle histoire romaine*, Paris, Librairie Arthème Fayard, p. 38-39.

Les diviseurs ou *divisores* s'occupaient de la propagande, de la répartition de l'argent et de l'achat des voix pour le candidat. Les nomenclateurs l'accompagnaient et lui soufflaient les noms de ceux qu'il rencontrait. Les interprètes fixaient le prix d'achat des voix aux diviseurs et les séquestres, amis du candidat, gardaient l'argent promis aux électeurs en cas de victoire.

²⁴ . Cicéron, 1950, *Correspondance*, À Quintus, tome III, texte établi et traduit par L. A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 14.

²⁵ . Salluste, *La guerre de Jugurtha*, XVI.

trouve un acheteur. »²⁶. Triste présage mais qui traduisait néanmoins tout le danger que la corruption faisait courir à Rome.

II.2 L'avidité de pouvoir

Après la tyrannie du dernier roi étrusque, Tarquin le Superbe, le peuple romain avait confié sa destinée à deux consuls. Ceux-ci étaient élus pour une durée d'un an²⁷. Par cette collégialité et cette annualité, le peuple visait à freiner chez les élus l'amour excessif du pouvoir dont l'âme humaine est souvent victime. Néanmoins la passion du pouvoir prit le dessus et poussa les hommes politiques à prétendre à un règne durable et sans partage.

En effet, la durée des guerres de conquête obligeait le sénat à proroger les consuls dans leur commandement pour assurer la continuité des opérations militaires. Mais cette prorogation eut un effet néfaste car elle habitua les consuls au pouvoir. Les généraux ne voulurent plus se séparer de leurs troupes à la fin de leur mission et cherchèrent à obtenir un autre commandement à cause des avantages qu'ils en tiraient à savoir la gloire et la richesse, fruit des butins. Ces profits firent que les hommes politiques s'efforcèrent à obtenir un grand commandement par n'importe quel moyen. Pour voir combien la soif de pouvoir était grande et néfaste pour Rome, nous évoquerons les cas de Marius, de Sylla, de Catilina et des triumvirs.

Marius avait affiché sa passion du pouvoir dès son entrée sur la scène politique romaine. En effet, après son échec à l'édilité curule, il avait aussitôt porté sa candidature à l'édilité plébéienne où il connut encore le même revers. Mais ceci ne le découragea point et peu de temps après il brigua la préture où il fut élu le dernier puis accusé de briguer²⁸. Ces témoignages de Plutarque révèlent la nature de Marius tout à ses débuts politiques. Celui-ci était animé d'une ardente passion d'avoir un rôle à jouer dans la cité, c'est pourquoi il essayait de forcer le destin.

Qui plus est, Marius dévoila son avidité de pouvoir lors de la guerre de Numidie. Parti en campagne militaire contre Jugurtha sous les ordres de Metellus, il intrigua contre celui-ci. Il tâchait à gagner la sympathie des soldats par tous les moyens pour évincer son général du commandement. Il poursuivit cet objectif auprès des commerçants romains établis à Cirta en leur faisant croire que: « Si on lui donnait seulement la moitié de l'armée, il tiendrait dans quelques jours Jugurtha enchaîné ; c'est exprès que le général traînait la guerre en longueur,

²⁶ . *Ibidem*, XXXV.

²⁷ . Grimal P., 1981, *La civilisation romaine*, Paris, Flammarion, p. 40.

²⁸ . Plutarque, 1971, *Vie de Marius*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 5, 1, 3.

parce que, dans sa vanité et son orgueil tyrannique, il se complaisait à l'excès dans l'exercice du commandement »²⁹. Par de tels propos démagogiques, Marius réussit à se rallier les négociants et le peuple agacés par la durée du conflit et le marasme économique. C'est ainsi que lorsqu'aux élections de -108 le sénat décréta que la Numidie resterait en dehors des provinces consulaires à attribuer, Marius réussit malgré tout à déposséder Metellus de son commandement grâce au tribun de la plèbe T. Manlius qui convoqua le peuple qui lui accorda la Numidie. Il venait d'affaiblir l'autorité sénatoriale avec le concours du peuple.

Plus tard, quand éclata la guerre contre Mithridate, Marius, en dépit de sa vieillesse, réclama la direction des opérations. Il commença à s'entraîner au camp de Mars avec les jeunes et ne songea nullement à reposer son corps fatigué. Son avidité de pouvoir et son ambition personnelle lui avaient perdu la raison. Et quand le sénat confia le commandement à son ancien lieutenant Sylla, qui était plus jeune, Marius pensa aussitôt à reprendre le scénario de -108. Il s'allia les chevaliers, qui voulaient tirer profit du conflit, et le tribun de la plèbe Sulpicius. Ce dernier fit abroger par un vote des comices tributes l'impérium de Sylla et fit désigner Marius à sa place. Toutefois, Sylla n'était pas comme Metellus, il était un ambitieux comme Marius et était prêt à tout sacrifier pour conserver son commandement. La nouvelle de son éviction lui parvint au moment où il s'embarquait pour l'Asie. Il revint à Rome comme en territoire ennemi. Il mit le feu aux maisons et la bataille s'engagea contre les partisans de Marius qui furent vite défaits. Marius se réfugia en Afrique. Après le départ de Sylla, Marius revint et, avec son partisan le consul L. Cornelius Cinna, assiégea Rome dont il reprit le contrôle. Contre ses ennemis il innova le système des proscriptions. Il se nomma consul pour la septième fois avec comme collègue Cinna mais il mourut peu de temps après son triomphe.

À la fin de la guerre contre Mithridate en -84, Sylla fit escale en Grèce pour reposer ses troupes et leur redonner le moral. Ce n'est qu'au début de -83 qu'il débarqua à Brindes. Il refusa de licencier ses troupes et d'entrer dans la ville en simple citoyen, comme l'y oblige la loi. Il viola ainsi la constitution à cause de l'adversité politique et de son envie d'asseoir son autorité à Rome. Pour abattre ses ennemis et s'emparer du pouvoir, il réédita purement et simplement son coup de force de -88. Il se servit de son armée et reconquit toute l'Italie. Aussitôt après, il recommença les proscriptions et confisqua les biens de ses adversaires. Plus que Marius et Cinna, Sylla montra la face sordide du pouvoir absolu. Il remplit la ville de meurtres, installa le

²⁹. Salluste, *La guerre de Jugurtha*, LXIV.

pillage et se nomma dictateur avec le droit de faire périr qui il voulait et/ou de confisquer ses biens. Il dépouilla aussi toutes les institutions de leurs pouvoirs.

Marius et Sylla, par leurs actes, avaient montré la voie aux assoiffés de pouvoir qui ne cesseront plus de plonger la République romaine dans l'anarchie. D'ailleurs, après l'abdication de Sylla en -79, Rome connut un autre fait inédit dû à l'amour aveuglé du pouvoir de ses fils : la conjuration de Catilina. Celui-ci fit son apparition dans l'histoire de Rome pendant les proscriptions de Sylla. Il se distingua par sa cruauté et sa traîtrise :

Ce qui parut encore le plus inouï, ce fut la conduite de Lucius Catilina. Celui-ci avait tué son frère avant le dénouement de la guerre civile. Il pria Sylla d'inscrire alors ce frère sur une liste de proscrits, comme s'il était encore vivant, ce qui fut fait. Pour témoigner de sa reconnaissance à Sylla, Catilina tua un certain Marcus Marius de la faction opposée et il apporta sa tête à Sylla, qui siégeait au forum, puis s'approchant du vase d'eau lustrale placé devant le temple d'Apollon, il s'y lava les mains³⁰.

Catilina éprouva son irrésistible de désir de prendre le pouvoir à Rome depuis la tyrannie de Sylla et il s'évertua toute sa vie à le satisfaire. Ne disposant d'aucune armée, comme ce fut le cas de Marius et de Sylla, il entreprit de recruter des jeunes pour l'aider à accéder au pouvoir. Pour gagner la sympathie de ceux-ci, il ne lésina pas sur les moyens : « Il ne ménage ni son argent ni son honneur. »³¹. Pour se fidéliser ses partisans, il les associa à ses crimes de tout genre. Il se tourna également vers beaucoup d'anciens vétérans de Sylla, ruinés, qu'il gagna à sa cause en leur faisant miroiter de riches butins.

Après ses échecs au consulat en -64, en -63, malgré ses manœuvres et sa tentative de soulever la plèbe, il se résolut à prendre Rome par les armes. Il répartit secrètement ses hommes armés dans les endroits stratégiques de Rome et ses environs. Son complot fut découvert par Cicéron avant qu'il ne passa à l'action. Mais il nia tout en bloc. Néanmoins le peuple le désavoua et tous les citoyens, excepté ses alliés, l'évitaient³². Mais cela ne fit pas renoncer Catilina à sa prétention. Il poursuivit ses préparatifs et même le sénatus-consulte voté pour défendre la République et les patrouilles incessantes de l'armée dans la ville ne lui firent peur. Il rejoignit son complice Manlius à Fésules où il avait stationné ses recrues. Il fut poursuivi par l'armée romaine et, après une vaine tentative de fuite, il engagea la lutte à Pistoia où il mourut en -62.

³⁰. Plutarque, *Vie de Sylla*, 32, 3, 4.

³¹. Salluste, *La conjuration de Catilina*, XIV.

³². Cicéron, *Les Catilinaires*, VII.

Après l'épisode malheureux de la mort de Catilina, à l'instar de Sylla et de Marius, les consuls romains n'arrêtèrent pas de plonger la République dans le chaos. Ils tissèrent des alliances, souvent secrètes, pour dominer le peuple. Mais ces accords, appelés triumvirats, furent fragilisés et rompus par leur soif de pouvoir.

Le premier triumvirat fut celui de Pompée, César et Crassus. En – 60, César était propréteur en Espagne et sa fonction l'éloignait de Rome. Conscient que cette absence pouvait jouer en sa défaveur l'année suivante lors des élections consulaires, il décida de sceller une entente avec Pompée et Crassus qui occupaient les devants de la scène politique à Rome. Ils s'accordèrent que le consulat de – 59 échut à César qui s'engagea à mettre sa charge à profit pour contenter Crassus et Pompée. Pour consolider leur alliance, Pompée maria Julia la fille de César qui était lui-même lié à Crassus par sa dette. Leur union leur permit d'occuper à trois le consulat à Rome jusqu'en – 53, date de la mort de Crassus, en dépit de la terreur que font régner à Rome les bandes armées de Clodius, partisan de César, et de T. Annius Milo, au service des Optimates et favorable à Pompée³³.

La disparition de Crassus mit face à face César et Pompée qui ne tardèrent pas à s'affronter ouvertement, après la mort de Julia en -54 et l'assassinat de Clodius par Milo en -52, pour asseoir chacun son pouvoir personnel. En – 49, Pompée, avec la complicité du sénat, manœuvra pour écarter César des élections consulaires de – 48 en voulant l'obliger à être remplacé de son poste en Gaule au plus tard en janvier – 49 et à revenir en simple citoyen à Rome, après avoir licencié son armée. César refusa ce suicide politique et le 7 janvier – 49 le sénat proclama contre lui un ultime *senatus – consulte*. La nuit du 11 au 12 janvier, César franchit le Rubicon avec ses troupes et ce fut le début de la guerre civile qui prit fin en – 45. Le conflit, qui s'étendit jusqu'en Afrique, en Asie mineure et en Espagne, fut partout meurtrier. Son issue fut favorable à César qui concentra tous les pouvoirs à Rome jusqu'au 15 mars – 44, date de son assassinat. Il reçut, par exemple, en – 45 une dictature à vie, en – 44 l'inviolabilité tribunitienne et un *senatus- consulte* l'introduisit officiellement parmi les dieux avec le titre de Jupiter Julius et il est nommé Grand Pontife en – 63.

Le meurtre de César ne fut pas suivi d'une longue période d'accalmie à Rome. Son ancien lieutenant M. Antonius, devenu consul, le Grand Pontife Lépide et C. Octavius, petit-neveu de César, qu'il fut son héritier et son fils adoptif, formèrent le second triumvirat de

³³ . Pauliat G.-A. et Pauliat M., 1997, *Civilisations grecque et romaine*, Paris, Éllipses, p. 61.

l'histoire de Rome. En nombre – 44 les troubles reprennent de plus bel à Rome. Octavius, soutenu par Cicéron, s'oppose à Antonius. La lutte, qui fut très sanglante, se solda par une défaite de ce dernier en avril -43. Mais Octave, conscient qu'il ne pouvait éliminer Antonius, scella un pacte avec lui à Bologne en – 43. C'est la naissance du triumvirat qui attribua la Gaule à Antoine, l'Afrique et la Sicile à Octave, la Narbonnaise et l'Espagne à Lépide. Une deuxième mésentente éclata entre Antoine et Octave suite aux massacres des Toscans, à Pérouse en 41-40, appuyés par le frère d'Antoine et son épouse Fulvie. Leur confrontation fut évitée de justesse grâce à l'intervention de Mécène et de Pollion mais on assista à la redistribution des provinces : Lépide reçut l'Afrique, Antoine l'Orient et Octave l'Occident.

En -36, Sextus Pompée, qui dominait une bonne partie de la Sicile et était soutenu par Lépide, est battu par le général d'Octave, Agrippa. Octave en profita pour déposséder Lépide de tous ses honneurs, sauf le titre de Grand Pontife, et l'exiler. Dès lors Antoine et Octave restèrent les seuls maîtres de la République romaine. Le scénario de Pompée et César se redessina. Octave qui devait déposer son impérium en fin -33 le conserva par la force et chassa de Rome les consuls choisis pour l'année – 32. Ceux-ci se réfugièrent auprès d'Antoine³⁴. Octave, qui voulait en finir avec son vieux rival, réussit à le mettre en mal avec le peuple romain et l'attaqua. Antoine fut défait à Actium en – 31 et son vainqueur devint le seul maître du monde romain. De cette date jusqu'à sa mort en 14 ap. J.C, Octave, appelé plus tard Auguste, devint l'Empereur de Rome. Il vida toutes les institutions de leurs fonctions et concentra tous les pouvoirs entre ses mains.

Conclusion

Au II^{ème} siècle av. J. C, Rome était devenue la maîtresse du monde. Son armée, par exemple, avait fini de détruire sa grande rivale Carthage et de soumettre la Grèce et l'Asie mineure. La République romaine exerçait son autorité sur l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Cette suprématie, les Romains la devaient à leur austérité, à leur probité morale et à leur discipline. Ces valeurs qui font partie du *mos majorum* suscitaient l'admiration et le respect des Romains partout où ils étaient présents. Cependant ceux-ci les perdaient progressivement à cause de leur contact avec les peuples qu'ils avaient soumis. Admirateurs du mode de vie de ces derniers, les Romains foulèrent aux pieds les valeurs qui firent autrefois leur fierté. Ils se laissèrent gagner par le goût du plaisir des peuples soumis. Ils se ruèrent, hommes et femmes, sur les toilettes,

³⁴ . *Ibidem*, p. 66.

les plaisirs de la table et de la chair sans aucune retenue. Leurs passions aveugles précipitèrent la société dans la déliquescence. La corruption se généralisa et devint le chemin des honneurs. L'avidité de pouvoir gagna également les cœurs des hommes politiques désireux de régner en maître, à l'image des princes orientaux. Les appels au retour aux valeurs ancestrales de Caton l'Ancien et les alertes de Cicéron ou de Salluste ne purent rien contre la dépravation des Romains. Ainsi leur chute morale, due à l'imitation des étrangers, entraîna celle de la République au I^{er} siècle avant J.C.

BIBLIOGRAPHIE

- Aymard André & Auboyer Jeannine, 1962, *Histoire générale des civilisations, Rome et son Empire*, tome 1, Paris, P.U.F.
- Cagnat R., 1912, *À travers le monde romain*, Paris, Fontelmoing et Cie, éditeurs.
- Carcopino Jérôme, 1912, *Histoire romaine, tome II, la république romaine de 133 à 44 avt J.C*, Paris, Fontelmoing et Cie, éditeurs.
- Cicéron, 1950, *Les catilinaires*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Édouard Bailly, Paris, Les Belles Lettres.
- Cicéron, 1950, *Correspondance, À Quintus*, tome III, texte établi et traduit par L. A. Constans, Paris, Les Belles Lettres.
- Cicéron, 1934, *Pour sex. Roscius d'Amérie*, texte établi et traduit par H. De la Ville de Mirmont, Paris, Les Belles Lettres.
- Cicéron, 1821, *Discours pour la loi Manilia, XXII*, traduction de Binet revue par l'éditeur, Paris, Jos. Vict. Le Clerc.
- Grimal Pierre., 1981, *La civilisation romaine*, Paris, Flammarion.
- Homo Léon, 1949, *Nouvelle histoire romaine*, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- Laurand L. & Lauras A. 1960, *Études grecques et latines, tome II : géographie, Histoire, institutions romaines*, Paris, éd. A. J. Picard et Cie.
- Pauliat Ginette-Anne et Pauliat Michel, 1997, *Civilisations grecque et romaine*, Paris, Éllipses.
- Plutarque, 1969, *Vie de Caton*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres.

- Plutarque, 1971, *Vie de Marius*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres.
- Plutarque, 1971, *Vie de Sylla*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres.
- Plutarque, 1975, *Vie de César*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres.
- Pauliat Ginette- Anne & Pauliat Michel, 1997, *Civilisations grecque et romaine*, Paris, Ellipses.
- Robert Jean Noël, 1986, *Les plaisirs à Rome*, Paris, Les Belles Lettres.
- Salluste, 1980, *La conjuration de Catilina*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres.
- Salluste, 1980, *La guerre de Jugurtha*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres.
- Tite Live, 1954, *Histoire romaine*, texte établi par Jean Bayet et traduit par Gaston Baillet, Paris, Les Belles Lettres.